

Allemands quittaient les lieux, qu'elle les avait vus partir, du seuil de son logis où elle prenait le frais; il y aurait même eu un jeune qui lui aurait sauté au cou pour l'embrasser, en lui disant: «Mama, Mama, que c'est triste et absurde la guerre et où l'on finit par avoir pitié de son ennemi.»

Maman et moi, sommes descendues en ville, au vu et au su de tout le monde. Là, nous avons pu voir les premiers soldats américains et, dans un élan spontané et sincère, j'ai sauté au cou de l'un d'eux. Le malheureux a mal compris cette impulsion et ne m'a pas seulement serrée sur son cœur, très visiblement il s'attendait, quoique j'ai été avec maman, à ce que je me livre à des manifestations plus passionnées. Pour moi – choquée comme je l'avais été par le type à la brillantine puante – je me suis retirée et ai préféré rentrer à la maison, au plus vite. Mais une page de notre histoire venait de se tourner. Je cessais d'être un gibier qu'on pouvait chasser sans contrainte et redevais une citoyenne à part entière, retrouvais mon statut d'être humain. On ne peut pas se faire une idée, tant que l'on a pas connu cette marginalisation extrême, ce que cela veut dire de réintégrer la communauté humaine, dont on a été exclu. Je dois spécifier aussi que bien des personnes, dont M<sup>me</sup> Allio, Jeannot Biaggi, M<sup>me</sup> Gowa et d'autres, ont risqué leur vie pour nous venir en aide, uniquement par bonté humaine et esprit de solidarité.

Nous avons cependant un problème, pour moi c'était même un secret honteux. Des sortes de cratères se formaient sur nos jambes, à maman et moi, j'attribuais ces manifestations cutanées à de nouveaux parasites, dont je

n'étais pas fière. Maman, par contre, pris son courage à deux mains et alla consulter le médecin que les survivants de la communauté juive de Nice avaient engagé. Il diagnostiqua qu'il s'agissait de plaies dues au scorbut. Nous nous sommes fait soigner, n'ayant plus la crainte d'une humiliation en exhibant un parasite tel que poux, puces et autres punaises qui m'avaient trouvés si délectable, dans le temps. J'avais du mal à reprendre pied dans la vie dite normale, je me réfugiais dans la lecture. Je lisais même en marchant dans la rue et souvent, en me cognant à un réverbère, je lui disais cérémonieusement: «Pardon, Madame, d'une voix navrée.»

Un soir, en rentrant, maman est venue à ma rencontre, l'air plus stimulé que d'habitude. Elle m'a fait entrer sans rien me dire et je me suis trouvée face à ma sœur Hanna que je n'avais pas vue depuis bientôt trois ans. Pour une surprise, s'en fut une, de taille. Après des effusions, des crises de larmes et de fou rire, nous nous sommes un peu calmées et avons pensé à nous organiser, en premier lieu pour la nuit. Notre ex-chambre était à ce point infestée par les punaises que je dormais dans la cuisine, sur un lit qui ne recelait pas de parasites, avec le dernier édredon qui nous restait, parce que, avec la dernière couverture que nous avions, j'avais fait un manteau, modèle maison. J'ai donc proposé à Hanna de partager ma couche, elle dans un sens, moi dans l'autre. Mais jusqu'à tard dans la nuit, nous avons discuté sur les chansons que nous aimions et l'aube pointait déjà que nous fredonnions encore Lily Marlene, L'amant de la Saint-Jean, le répertoire d'Edith Piaf, etc. Quelques heures plus tard, je me suis réveillée, tenant tendrement dans mes bras les pieds de ma sœur.